

ANTIRESSE

Observe • Analyse • Intervient

La face cachée (2)

Lire Alain de Benoist

Après la Russie

André Suarès (2)

**«La plupart
ne reviendront
pas»**

N° 381 | 19.3.2023



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

La face cachée (2)

PETITE INCURSION DANS L'UNIVERS DE PINK FLOYD COMME CLEF D'UNE RÉINTERPRÉTATION PARANOÏAQUE DE LA CONSCIENCE ET DE LA PSYCHÉ MODERNES. UNE DIVAGATION À NE LIRE QUE SI PLUS RIEN NE PEUT VOUS SURPRENDRE.

Première partie de cet article: «[La Lune noire](#)», AP380.

SECONDE PARTIE: LE MUR

Au loin, par-delà le champ Le tintement de la cloche de fer Invite les fidèles à s'agenouiller Pour entendre la formule magique prononcée tout bas... (*Time*)

J'avais à peine douze ans lorsque *le Mur* est sorti. L'onde de choc ne m'a rattrapé que deux ou trois ans plus tard. J'avais imposé à mes parents, lors de nos trajets en auto, l'écoute de *The Wall* sur cassettes sans me soucier de la terreur que cet orage sonore devait leur causer. Heureusement, ils ne devaient pas très bien saisir les textes — restait cet univers

sonore, si cohérent, si rigoureux et si expressif même sans paroles — si éloigné des diarrhées de trivialité commerciale qui ont empli les radios et les cerveaux par la suite. De mon côté, je captais tout sans encore avoir sérieusement étudié cette langue, l'éloquence des climats musicaux comblant les lacunes du sens. Cadences mécaniques, jets de vapeur, grondements d'avions, bribes de conversations au téléphone, ordres aboyés quelque part, voix étouffées comme celles qu'on entend passer devant sa chambre de

malade dans les rémissions d'une fièvre délirante. Et par-dessus tout ces rideaux harmoniques construisant un véritable espace tridimensionnel dont l'immensité et la désolation m'emplissaient l'âme d'une étrange angoisse.

BIG MOTHER

C'était comme une protestation esthétique, panique, criante, contre l'aliénation d'un monde technologisé. Par synesthésie, le *Mur* faisait comprendre à qui lui prêtait l'oreille, le cœur et les entrailles ce que la raison comprendrait laborieusement, des années plus tard, par la lecture de Heidegger, Jacques Ellul, Günther Anders: l'imbrication intime de la société industrielle avec la dystopie totalitaire.

- **Notule.** J'ai retrouvé dans les écrits de Salvador Dalí (sauf erreur dans sa *Vie secrète*) une même angoisse devant certains espaces vides aux proportions inhumaines, remontant chez lui des premiers souvenirs d'enfance. Il existe une interaction objective entre le psychisme et l'architecture, matérielle, visuelle ou sonore. De même que la synesthésie est un moyen de connaissance instantanée, que Baudelaire avait parfaitement compris dans son poème des *Correspondances*.

Je pourrais consacrer un livre entier à l'interprétation des messages qu'il m'a semblé avoir reçus, par la tête, le cœur ou, que sais-je, le système neurovégétatif, de cette

œuvre aux arrière-plans se perdant dans l'infini comme un tableau de Mantegna. Y défilent, incarnés dans le personnage de «Pink», les traumatismes et les obsessions d'enfance de Roger Waters: les mensonges et les terreurs de la guerre (*Another Brick In The Wall*, partie 1, *Goodbye Blue Sky*), le spectre de l'apocalypse nucléaire (*Mother*), le cerveau lavage collectiviste de l'État (*The Happiest Days Of Our Lives*, *Another Brick In The Wall*, partie 2), l'abrutissement pharmaceutique (*Comfortably Numb*), l'hypocrisie du pouvoir et l'écrasement de l'individu (*The Trial*). Si quelqu'un avait publié ce *libretto* sous forme d'anti-utopie pacifiste tirée à 5 000 exemplaires, on l'étudierait aujourd'hui dans les séminaires sur le totalitarisme. Mais s'agissant d'un opéra rock au retentissement mondial, la caste intellectuelle l'a machinalement dédaigné. Elle a eu tort.

Cours dans la chambre à coucher:
 Dans la valise à gauche
 Tu trouveras ma hache préférée.
 Ne fais pas cette tête!
 Ce n'est qu'une crise passagère,
 Un de mes mauvais jours... (*One Of My Turns*)

Au début des années 80, toute la jeunesse *au monde* connaissait le refrain du grand *tube* de l'album, *Another Brick In The Wall*: «*We don't need no education, We don't need no thought control...*» Nous n'avons pas besoin d'éducation, nous n'avons pas besoin de contrôle mental. Cette provocation adolescente prend une tout autre profondeur à la lumière



de ce qui était dit ou sous-entendu, déjà, dans *The Dark Side Of The Moon*, à propos du «dégât cérébral» et de l'aliénation (voir la première partie de cet article, AP380). Le morceau était tellement réussi, tellement dansant, que personne ne s'est soucié de l'entendre. Le camouflage est si réussi qu'on pourrait le croire fait exprès. Une vérité cachée en plein jour, comme dans la *Lettre volée* d'Allan Poe. Ce n'était, de fait, que l'ouverture d'une progression, ou d'une descente en spirale dans les mondes infernaux où l'humain n'est plus qu'une matière malléable (le *Gestell* de Heidegger!), humilié et manipulé par ses meilleures vertus: son désir de paix et sa piété filiale.

Seigneur Ver, votre Honneur, Voici ce que le Parquet va démontrer: Le prisonnier qui se tient devant vous A été pris en flagrant délit de sentiments De sentiments d'une nature presque humaine Cela ne se fait pas...

Le Procès (The Trial), plus kafkaïen encore que l'original, clôt l'opéra... par une parodie de procès, puisque l'accusé est condamné d'avance. Comme dans les lynchages *wokistes*, son crime est trop évident pour être même débattu. *Dixit* le procureur:

Les preuves présentées sont incontestables, Nul besoin que le jury se retire. De toutes mes années de pratique Je n'ai jamais vu personne Mériter davantage Les pleines foudres de la loi. La façon dont tu as fait souffrir Tes exquises épouse et mère Me donne l'envie de déféquer...

Curieuse prescience: notre héros *Pink* finit au pilori, en somme, pour la simple raison qu'il était garçon et homme dans une cité dominée, sous ses fantasmes fascistes, par un matriarcat belliqueux et omni-intrusif. Il n'était même pas rebelle, il aurait fait tout ce qu'on lui demandait pourvu qu'on le laisse tranquille: mais son péché était dans sa *nature* même. Psychologiquement, *The Wall* est plus étouffant encore que 1984. Si Big Brother domine par la surveillance et la peur, Big Mother y ajoute le chantage émotionnel. C'est un aspect fondamental, et demeuré obscur, de toutes les dérives totalitaires.

- **Notule.** Dans sa *Psychopathologie du totalitarisme*, ouvrage à paraître qui prolonge le mini-feuilleton publié en 2021 dans l'Antipresse, Ariane Bilheran consacre une réflexion importante, et largement inédite, à la régression psychique. «La promesse des systèmes totalitaires est toujours, en filigrane, de nous faire régresser (moyennant certaines conditions) à cet endroit de prise en charge totale par l'autre, à l'endroit de ce cocon absolu», écrit-elle au sujet de ce

processus involutif «par lequel les piliers de civilisation, que nous avons acquis dans notre éducation, s'effondrent.»

De même que *Brain Damage* est l'épïcéntré de *La face cachée de la Lune*, le sixième morceau de l'album livre le manifeste du *Mur*. Il s'intitule simplement *Mother* et il conduit inexorablement au *Procès* cauchemardesque de la fin. Perversement apaisant, *Mother* dénonce la prison virtuelle que tisse une société totalitaire autour de ses membres, la «Matrice» retournant ici à sa nature première: maternelle et utérine.

Chut, mon petit, ne pleure plus:
Maman réalisera tous tes cauchemars,
Maman t'infusera toutes ses peurs,
Maman te gardera là, sous son aile,
Elle ne te laissera pas t'envoler,
Mais te laissera peut-être chanter.
Maman gardera bébé bien au chaud...

Conformément aux lois profondes de la psychose totalitaire, le sujet construit lui-même sa prison, cherchant à se conformer à l'autorité pour recevoir en échange sa protection:

Maman, devrais-je construire un mur?

Arrêtons-nous là, même s'il serait fascinant de commenter vers par vers ce poème qui commence par «Mère, crois-tu qu'ils vont lâcher la bombe?» L'énigme qu'il pose, après tant d'années, est: s'agit-il de pures et fortuites intuitions d'artiste, aidées par les traumatismes personnels et les substances interdites, ou d'une

philosophie consciente et délibérément encapsulée dans un format compact et communicatif? On se pose la question à propos de tous les artistes «voyants», mais Roger Waters a toujours été assez clair sur ses intentions. Après le retrait de Syd Barrett, Waters avait tacitement repris la direction du groupe et explicitement déclaré vouloir s'éloigner des brumes hallucinées vers des sujets plus politiques et philosophiques.

UN MOMENT DE LA CONSCIENCE UNIVERSELLE

Les drames et les détresses qui sous-tendent *The Wall* reflètent la biographie tourmentée de Roger Waters. Son père, militant communiste et chrétien convaincu, avait été objecteur de conscience au début de la IIe guerre mondiale avant de changer d'avis et de rejoindre les troupes de combat. Il est tombé dans la bataille d'Anzio alors que son fils venait à peine de naître.

«Mon père n'est jamais rentré à la maison, mais au moins, en 1944, il s'est vraiment battu pour défendre son pays. Ce n'est pas comme aujourd'hui. Aujourd'hui, les gars se battent et meurent dans des guerres coloniales pour que de riches trous du cul puissent encore s'enrichir. Si cela ne tenait qu'à moi, je les ramènerais tous chez eux dès demain.» (Commentaire sous la vidéo de *Bring The Boys Back Home*)

L'œuvre de Waters est emplie de cette absence paternelle — qu'il

semble avoir voulu combler en héritant de tous ses engagements: pacifisme, équité et justice sociale. L'autoritarisme mêlé d'engagement politique de Waters est l'une des causes de sa mésentente avec Gilmour et les autres membres du groupe qui conduit à son départ du groupe en 1985, prélude à un interminable conflit judiciaire et personnel. Ses convictions, Waters les a investies depuis des décennies dans la cause palestinienne. Position on ne peut plus clivante, comme on s'en doute, lui valant à la fois des soutiens fanatiques et l'accusation d'antisémitisme (voir le Post-Scriptum). Mais l'incorrection de Waters ne s'arrête pas là.

Dès les premiers jours de la dystopie covidienne, le renégat de Pink Floyd a rué dans les barreaux de la cage. Il l'a fait avec art: en réunissant, par-delà les continents, des *lockdown sessions* (sessions confinées) pour réenregistrer en noir et blanc certaines de ses chansons phares. *Mother* figurait en tête de liste — et lorsque, dans le texte, l'enfant demande à sa mère:

Mère, dois-je briguer la présidence,
Au gouvernement dois-je faire
confiance?

Roger articule, mais sans le son, quelques mots qu'on devine grossiers.

Très rares sont les personnalités du show-business à s'être opposées frontalement, d'emblée, à la dictature sanitaire. Le milieu est sordidement frileux sous ses dehors rebelles.

Ceux qui s'y sont risqués ont été sévèrement sanctionnés. Ainsi Éric Clapton, le plus grand guitariste vivant, avait produit avec Van Morrison *Stand And Deliver*, une chanson dénonçant l'absurdité des confinements et des masques. Il a également exprimé son regret de s'être laissé vacciner (voir «Éric Clapton: "Je n'aurais jamais dû m'approcher de cette aiguille"», AP285 | 16/05/2021). Aussitôt, le tribunal médiatique lui a déterré une affaire de propos racistes vieille de 44 ans — et cette anecdote lui colle désormais à la peau.

Waters, dans ce contexte, aura été plus prudent, même s'il n'a pas fait mystère de son scepticisme quant à la gestion de la pandémie de Covid-19, qu'il considère comme «la pointe de l'iceberg». Confessant tout de même qu'il se sentait «assez isolé» dans ses opinions.

Waters a adopté une attitude semblable face au conflit ukrainien: pacifiste de principe, il ne défend pas l'intervention russe, mais n'est pas dupe de la propagande otano-ukrainienne. L'Occident, selon lui, a provoqué cette guerre par son arrogance et son extension inconsidérée vers l'Est. Durant sa tournée de 2022, il ajoute à sa défense inconditionnelle de Julian Assange une condamnation sans équivoque de Joe Biden, qu'il traite de criminel de guerre. Audace sans équivalent dans les sphères culturelles d'Occident!

En février 2023, Waters ira même jusqu'à témoigner devant les Nations-Unies à la demande de la Russie. Pour l'occasion, le rocker qui

ne se montrait qu'en t-shirt passa un veston de tweed suranné et une cravate sombre et livra un plaidoyer solennel en faveur des négociations et de la paix, désignant Russes et Ukrainiens comme ses «frères et sœurs». Un discours singulièrement détonnant au milieu du bellicisme général en Occident. Il eût suffi de bien moins pour valoir au musicien l'accusation de suppôt de Poutine et de traître à la patrie. Mais l'homme a de toute évidence le cuir durci. Il y a longtemps, d'ailleurs, qu'il figure sur

la liste ukrainienne des «têtes à abattre», le site Myrotvoretz (voir «Daria Douguine, la fatwa qu'on veut ignorer», AP352 | 28/08/2022). Son discours a retenti dans le monde, tant dans le «grand Sud» que parmi ses millions de fans.

L'avant-veille de cette intervention marquante, Waters avait été l'objet d'une attaque d'une violence sidérante de la part de son ancien camarade Gilmour. Plus exactement, c'était la femme de celui-ci, la parolière et romancière Polly Samson, qui avait ouvert les hostilités. Le torrent d'injures était si brutal que Waters a annoncé se pourvoir en justice. Qu'on en juge:

«Hélas, Roger Waters, tu es antisémite jusqu'à la moelle. Tu es également apologiste de Poutine.

et menteur, voleur, hypocrite, tricheur aux impôts, chanteur en play-back, misogynne, maladivement envieux et mégalomane. Assez de tes absurdités!»

A quoi le courageux Gilmour avait ajouté: «Tout ceci est démontrable.»

Si cette éruption de haine primaire est liée à un conflit personnel déjà ancien, il faudrait être particulièrement obtus pour ne pas la relier au contexte général. Comme l'a fait, parmi bien d'autres, l'intrépide journaliste américain Max Blumenthal:

«En 2010, Polly Samson déclarait au *Guardian*: «Je vois Julian Assange et ce qu'il fait, et j'adorerais pouvoir faire de même». Aujourd'hui, elle débite un fiel néoconservateur contre l'un des principaux

défenseurs d'Assange parce que son falot de mari était trop lâche pour le faire lui-même.»

Et ne parlons même pas de la question ukrainienne et des drapeaux bleu-jaune qu'on voit flotter partout autour de la firme Gilmour... Inutile de dire que Gilmour n'avait rien trouvé à redire non plus à la terreur sanitaire. Il est curieux de noter qu'une des causes originelles de sa lutte d'ego avec Waters tenait à son absence d'idées créatives au temps de la composition de *The Wall*. Gilmour est un très bon instrumentiste, mais rien de plus. Le souci de



penser, voire d'écrire ses textes, il l'a délégué à d'autres. Quand ce n'était pas sa femme, c'était la *doxa* ambiante. Aux antipodes, et quoi qu'on puisse penser par ailleurs de sa personne et de ses engagements, Roger Waters aura accompli jusqu'au bout la mission léguée par son père pacifiste et pourtant mort pour sa patrie, devenant témoin de l'histoire dans ses moments les plus hideux.

Le divorce Pink Floyd, étalé sur quatre décennies maintenant, finit par personnifier la scission inhérente à la société occidentale de ces dernières années, passant désormais à l'intérieur des partis, des communautés, des familles, voire des individus. Scission entre affirmation de soi et conformisme collectif, lucidité périlleuse et torpeur anesthésiée (*Comfortably Numb*), autonomie morale et obéissance aux pouvoirs. Il est fascinant de songer que tout était déjà inscrit dans *La face cachée de la Lune...*

Perdurer dans un désespoir tranquille: Telle est la voie anglaise Le temps est passé, La chanson est terminée, Je croyais avoir encore à raconter. (*Time*)

POST-SCRIPTUM. ROGER WATERS EST-IL ANTISÉMITES?

Nous avons posé la question de l'antisémitisme de Roger Waters à l'instance d'arbitrage la plus politiquement correcte du moment, autre-

ment dit ChatGPT. Le 7 mars dernier, le robot nous renvoyait l'analyse qui suit:

«Il n'existe pas de consensus clair sur la question de savoir si Roger Waters, l'ancien bassiste et parolier de Pink Floyd, est antisémite ou non. Certains critiques ont accusé Waters de promouvoir des idées antisémites, en particulier dans ses critiques de la politique d'Israël à l'égard des Palestiniens. Waters a été un partisan déclaré du mouvement Boycott, Désinvestissement et Sanctions (BDS), qui cherche à faire pression sur Israël pour qu'il mette fin à son occupation des territoires palestiniens et accorde des droits égaux aux citoyens palestiniens. Certains détracteurs de Waters affirment que son soutien au mouvement BDS est intrinsèquement antisémite, car il critique Israël et cherche à délégitimer l'État juif. Cependant, M. Waters a lui-même nié les accusations d'antisémitisme et a souligné que sa critique d'Israël était motivée par un désir de paix et de justice, plutôt que par une animosité à l'égard des Juifs. Il a également souligné que de nombreux militants et organisations juifs soutiennent le mouvement BDS et que celui-ci n'est pas intrinsèquement antisémite. En fin de compte, la question de savoir si Roger Waters est antisémite ou non est une question d'interprétation et de débat, et il appartient à chacun de se forger sa propre opinion sur la base des preuves disponibles.»

ENFUMAGES par Eric Werner

Les identités paradoxales d'Alain de Benoist

LA NOTION D'IDENTITÉ SIGNIFIE-T-ELLE ENCORE QUELQUE CHOSE DANS UNE ÈRE DE CHANGEMENTS TECTONIQUES ET EFFRÉNÉS? ET SI OUI, SUR QUOI LA FONDER? LE SAGE ABORDE CETTE QUESTION, COMME BIEN D'AUTRES SUJETS DÉLICATS DE L'ÉPOQUE, AVEC UNE PRÉCISION D'HORLOGER.

Voilà un livre qui se lit avec plaisir, en plus particulièrement bien écrit, dans une langue élégante et déliée⁽¹⁾. Alain de Benoist décortique toutes sortes de notions parfois complexes, mais très présentes dans le débat public, sauf qu'elles sont souvent idéologisées, ce qui fait qu'on s'imagine volontiers qu'elles sont simples alors qu'en fait c'est tout le contraire. Et donc on ne saurait les aborder sans un travail préalable d'élagage: ce qui est l'objet même du livre.

Alain de Benoist cite donc beaucoup d'ouvrages, les cite et les commente. C'est la méthode aristotélicienne. Voilà ce que pensent les autres, et à partir de là je vais vous dire ce que je pense moi-même; et ce que je pense moi-même, c'est parfois en partie ce que pensent les autres, mais parfois aussi non, c'est le contraire, et donc j'explique pourquoi il en est ainsi. Il arrive aussi parfois que je renvoie tout

le monde dos à dos, c'est aussi une possibilité.

L'ÊTRE ET LE PASSAGE

Cette méthode est celle, en particulier, utilisée dans la première partie du livre («Qu'est-ce que l'identité?»). Qu'est-ce que l'identité? Il y a naturellement différentes réponses possibles à cette question: Alain de Benoist les passe en revue en les confrontant les unes aux autres et à sa propre pensée à lui. C'est la partie académique du livre.



Alain de Benoist y développe des vues qui en surprendront plus d'un, au sens où l'on ne s'attendrait peut-être pas, de prime abord au moins, à ce qu'il nous dise, par exemple, que «notre identité est inséparable d'une définition de ce qui importe ou non pour nous», ou encore qu'«il n'y a (...) pas d'identité sans transformation, l'important étant de ne pas poser ces deux termes comme contradictoires». Alain de Benoist ne

pense donc pas l'identité à la manière des identitaires. Il ne pense pas par exemple que l'identité soit une essence figée une fois pour toutes. Au contraire, elle se «transforme», comme il le dit. Elle reflète aussi des décisions personnelles sur «ce qui importe ou non pour nous». C'est nous-mêmes en grande partie qui décidons de ce que nous sommes ou non.

Le problème, évidemment, qui se pose ici est de savoir si une identité qui se transforme est encore une identité. Pour une part, il s'agit d'une question de vocabulaire. On donne aux mots le sens qu'on veut. Mais pas seulement. En arrière-plan, il y a toute la question de l'être et du devenir. «Je ne peins pas l'être, mais le passage», disait Montaigne. A maints égards Alain de Benoist est sur cette ligne: celle de Montaigne et, en remontant plus haut encore dans le temps, d'Héraclite. «Tout passe, tout coule», disait Héraclite. C'est ça, en fait, *ce qui est*. L'être se confond avec le passage, et le passage avec l'être. Il n'y a pas en fait d'identité. Mais on peut aussi dire, comme le fait ici Alain de Benoist, que l'identité se confond avec les transformations qu'elle subit. C'est vrai en général, mais en particulier à notre époque.

Car, comme le relève Alain de Benoist dans le dernier sous-chapitre de cette première partie de son livre («L'identité, victime de la symbolisation marchande»), il y a de nos jours de plus en plus de transformations. Le marché se construit sur ces transformations mêmes, transformations qu'il suscite en même temps qu'il en profite. Il combat également

tout ce qui leur fait obstacle, en particulier l'héritage culturel. On n'a donc pas tellement le choix. Soit, purement et simplement, l'on fait une croix sur la notion d'identité, on renonce même à en parler, soit, comme le fait ici Alain de Benoist (et je pense qu'il a raison), on s'emploie à en renouveler le sens en l'associant à ce que de prime abord on serait tenté de considérer comme son contraire: le changement, les flux, les transformations. Alain de Benoist lui-même n'a-t-il pas d'ailleurs évolué au fil du temps? Je ne le connais pas assez pour savoir si ce qu'il écrit dans ce livre, il l'aurait écrit il y a trente ou quarante ans, mais à l'évidence sa pensée s'est enrichie avec les années, et par là même aussi transformée. Il est resté le même, et en même temps devenu autre. On pourrait aussi dire qu'il est devenu ce qu'il est.

L'INVERSION DE L'ANTIRACISME

Dans la seconde partie du livre, Alain de Benoist aborde les questions qui fâchent, celles liées à la race notamment. Le ton reste académique, mais on est ici plongé en pleine actualité: changements de noms de rues, statues déplacées ou vandalisées, racisme antiblanc, etc. D'où le titre de cette seconde partie: «Les délires du "néoracisme identitaire"». En arrière-plan, bien sûr, l'ensemble des problèmes liés à l'immigration. Au début, relève Alain de Benoist, immigration rimait avec assimilation. Les nouveaux arrivants voulaient s'assimiler, devenir des citoyens comme les autres. Entre-temps il y a eu un retournement d'attitude. Les gens ne veulent plus s'assimiler du tout, ils veulent

au contraire préserver leur identité d'origine. Ce retournement d'attitude s'est accompagné de l'apparition de nouvelles revendications et surtout d'une nouvelle manière de penser la race et le racisme.

Autrefois l'antiracisme était négateur de la race. Les races n'existaient pas, on ne voulait plus en entendre parler. Aujourd'hui, c'est le contraire. Non seulement les races existent, mais on s'en revendique. On est de telle ethnie et non d'une autre. Alain de Benoist, on le sait, est hostile à l'idéologie du même(2), hostile donc aussi au modèle jacobin, centralisateur et niveleur. L'Autre n'est pas pour lui un problème: il a droit à la reconnaissance de son altérité. La lui refuser est une erreur. Il n'est pas irréaliste non plus de penser que plusieurs communautés puissent coexister entre elles sur un même espace géographique. C'est ce que pense Alain de Benoist, et en ce sens il est proche du communautarisme. Mais le communautarisme peut très vite aussi virer au séparatisme: c'est ce qu'on constate aujourd'hui.

Le séparatisme a aujourd'hui pignon sur rue, il en va de même du racisme antiblanc (avec lequel, du reste, souvent, il se confond). On pourrait ici reprendre la rhétorique officielle sur les discours de haine. Ils sont aujourd'hui bien présents. «La chasse aux Blancs est désormais ouverte», résume Alain de Benoist. Bien sûr, ce n'est qu'une image.

CRISPATION, CONVULSION, HYSTÉRIE

On est ainsi pris en tenaille entre deux extrêmes: l'assimilationnisme

d'une part, le séparatisme de l'autre. Qui plus est, ces deux extrêmes se nourrissent l'un l'autre. Le refus de faire droit aux revendications identitaires provoque «leur crispation agressive, leur expression convulsive», note Alain de Benoist. Il met ainsi le doigt sur un point fondamental. Pas plus, en effet, que la misandrie néoféministe n'est qu'une simple reproduction inversée du patriarcat traditionnel (réel ou fantasmé), le racisme antiblanc actuel n'est une simple reproduction inversée du racisme antinoir (réel ou fantasmé): s'y ajoute, justement, ce qu'on vient de dire, à savoir la «crispation agressive», «l'expression convulsive», etc. La crispation, en l'espèce, est liée à l'idéologisation — le mot idéologie étant ici pris dans son sens arendtien: l'idéologie comme logique de l'idée. Elle fonctionne à plein régime. C'est cela même qui fait qu'on se crispe.

Alain de Benoist parle de crispation, on pourrait aussi parler d'hystérisation. On assiste aujourd'hui à une hystérisation de l'ensemble de ces questions, celles liées à la race et au sexe: hystérisation qui fait qu'il n'est plus aujourd'hui possible de les aborder sereinement, sinon très en surplomb (ou en retrait), comme le fait ici Alain de Benoist. Posture qui est celle du sage.

NOTES

1. Alain de Benoist, *Nous et les autres: L'identité sans fantasmes*, Editions du Rocher, 2023.
2. Alain de Benoist, *Qu'est-ce que l'idéologie du même?*, La Nouvelle Librairie, 2022.

LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

Après la Russie, ou la deuxième retraite de Crimée

L Y A CENT ANS, LES INTELLECTUELS RUSSES OPPOSÉS AU RÉGIME BOLCHÉVIQUE ÉTAIENT BANNIS DE LEUR PAYS ET EMBARQUÉS DE FORCE SUR LE «BATEAU DES PHILOSOPHES»(1). À UN SIÈCLE DE DISTANCE, LE THÈME DE L'EXIL ET DE L'ÉMIGRATION EST REVENU AU CENTRE DE L'ACTUALITÉ ET FAIT LES TITRES DE LA PRESSE RUSSE: À CROIRE QUE L'HISTOIRE SE RÉPÈTE.

En fait, les raisons qui amènent aujourd'hui certains acteurs de la vie culturelle à quitter la Russie sont bien différentes de ce qu'elles étaient dans les années qui ont suivi la révolution de 1917. La censure, les entraves à la liberté d'expression et les sanctions imposées par le pouvoir actuel n'ont rien à voir avec l'emprisonnement, le peloton d'exécution et autres rigueurs de la dictature soviétique. Même l'étiquette d'«agent étranger» appliquée à certains blogueurs, qui ont affiché leur soutien à l'Ukraine, ne les empêche pas de parler haut et fort sur les réseaux sociaux et jusque dans les médias publics.

Un exemple récent: le chanteur et humoriste russe Slepakov, actuellement en tournée en Suisse et dans le monde, ne craint pas d'ironiser dans une parodie de berceuse sur les malheurs que mère Russie inflige à ses enfants pour imposer sa grandeur à l'ensemble de la planète. Malgré ce discours peu patriote tenu à l'étranger, Slepakov a été récemment au programme d'une chaîne TV russe pendant une soirée entière. En réaction, des citoyens indignés par la tolérance des autorités ont fait circuler

une pétition pour demander qu'une censure soit appliquée à celui qu'ils considèrent comme un traître à la patrie.

En dépit de la relative clémence du Kremlin à l'égard de la nouvelle dissidence, celle-ci aime à se comparer à la génération des damnés de la révolution qui trouvèrent refuge à Berlin, Paris, Prague et Belgrade dans les années 20 du siècle dernier. Un hebdomadaire moscovite a même parlé de «bateau des musiciens» pour évoquer le départ — volontaire et non forcé — des stars du rock et du rap qui ont manifesté leur désaccord avec l'offensive en Ukraine. En janvier dernier, un album est paru avec une quinzaine de productions d'artistes et de groupes figurant au hit-parade et dont la plupart ont pris le large après le début de l'opération Z. Désormais, ils utilisent YouTube, Spotify et Apple Music pour rester connectés avec leur public depuis Tbilissi, Riga, Londres et Paris, où ils ont trouvé refuge. L'album intitulé «Après la Russie» renvoie au titre d'un recueil de vers de Marina Tsvetaïeva, poétesse maudite et figure tragique des exilés de la révolution de 1917. L'originalité de l'album est de prendre pour

paroliers les poètes de cette génération oubliée, qui n'a été vraiment reconnue et publiée en Russie qu'après la chute du Mur(2). Le résultat est pour le moins surprenant, tant l'expression musicale paraît décalée par rapport au lyrisme, souvent tragique et empreint de tristesse, des poèmes qui ont inspiré les «tracks» de cet album. Un groupe qui a l'originalité de s'appeler «Pornofilmly» peut-il prétendre traduire en musique toute la profondeur d'un poème intitulé «Je ne veux pas mourir»? On se pince pour y croire.

Le message que veulent faire passer les auteurs de l'album est clair: nous sommes la bonne conscience de la Russie et voulons contribuer à sauver sa vraie culture, même au risque de sacrifier notre carrière en nous exilant. Ces nouveaux transfuges s'attribuent des vertus qu'ils n'ont pas. Dans le camp des conservateurs, ils sont soupçonnés de vouloir se soustraire à la conscription, avec la perspective de s'offrir un nouveau public et la belle vie en Occident.

Il est vrai que leurs idéaux semblent très éloignés de ceux qui animèrent l'émigration blanche, dont ils disent prendre l'exemple. Le cœur des émigrés blancs était formé d'anciens combattants, qui se sont distingués par leur bravoure avant d'être contraints de quitter leur pays. L'épisode qui

illustre leur état d'esprit est l'évacuation de la Crimée en novembre 1920, après trois années de combats. En l'espace de quelques jours, près de 150 000 membres des armées blanches, plutôt que de se rendre, s'entassèrent dans 126 navires à destination de Constantinople. Cette armée en exil a été cantonnée dans un premier temps en différents lieux, notamment dans

l'île de Lemnos ou à Gallipoli sur la mer de Marmara et jusqu'à Bizerte en Tunisie, dans des conditions que ne pourraient envier les migrants d'aujourd'hui. L'espoir de reprendre le combat contre l'armée des Soviets est allé s'estompant. Ces militaires devenus apatrides furent

accueillis dans différents pays des Balkans, surtout en Serbie et en Bulgarie, et vinrent rejoindre en Europe occidentale les nombreuses cohortes de réfugiés qui avaient fui la peste rouge par d'autres chemins. Ils n'ont pas tous le profil romantique de cosaques chanteurs de cabaret ou d'aristocrates ruinés devenus chauffeurs de taxi dans le Paris de l'entre-deux-guerres. Après la dissolution des derniers restes de l'armée blanche, la majorité d'entre eux a fourni des bataillons d'ouvriers aux mines et fonderies de France et de Belgique, ainsi qu'aux usines Citroën et Renault, dont le personnel avait été décimé par la Guerre de 14-18.

L'album «Après la Russie» contient



une seule chanson qui restitue l'ampleur de la tragédie vécue par cette génération d'exilés. Elle est interprétée par deux artistes qui sont les moins connus de tous ceux qui ont participé au projet. Ils interprètent une mélodie poignante dans la plus pure des traditions cosaques. Leur chant a pour thème la séparation de la patrie et pour paroles les vers de Nikolai Touroverov, poète de l'exil longtemps méconnu. En tout, deux paires de quatrains(3) transmettent l'émotion d'un officier cosaque qui voit s'éloigner la côte de Crimée lors de l'évacuation de 1920. Il a dû laisser son cheval à terre. Le fidèle compagnon d'infortune et de tous les combats n'a pas supporté la séparation et s'est jeté à l'eau dans le sillage du bateau...

*Nous abandonnions la Crimée
 Dans la fournaise et la fumée
 De la poupe, je visais — mal —
 Tentant d'abattre mon cheval
 Mais lui, harassé, me suivait.
 Il talonnait le gouvernail
 Il ne croyait ni ne savait
 Qu'il n'y aurait plus de retrouvailles
 Combien de fois aurions-nous pu
 Tomber ensemble sous les balles
 Le beau nageait, n'en pouvait plus
 Il me croyait un homme loyal
 > Mon ordonnance visait mieux.
 La mer a rougi quelque peu...
 Et moi je n'oublierai jamais
 La rive lointaine de la Crimée.*

En entendant cette chanson, les cinéphiles se rappelleront un classique

du cinéma soviétique, sorti en 1968 et intitulé *Deux copains de régiment* (à découvrir sur YouTube, en version sous-titrée anglais). Le film raconte la débâcle de l'armée blanche en Crimée. La scène finale de l'évacuation est directement inspirée par le poème de Touroverov, resté pourtant inaccessible en URSS. Le rôle de l'officier blanc est tenu par Vladimir Vyssotski, talentueux acteur et chanteur que son mariage avec Marina Vlady a fait connaître en Occident. Le film ajoute une note tragique au poème de Touroverov: l'officier n'a pas le courage d'abattre son cheval et retourne son arme contre lui. À écouter aussi la chanson qu'en a faite Nikita Mikhalkov dans les années 90 et qu'il interprète lui-même avec l'ensemble Lioubè.

Les nouveaux dissidents du monde du spectacle qui ont quitté la Russie depuis un an savent-ils vraiment ce qui les attend en Occident? Même s'ils parviennent à conquérir un nouveau public et se refaire une existence, il leur sera difficile d'échapper à la nostalgie qui étreint l'officier blanc lorsqu'il voit s'éloigner les rives de la Crimée.

NOTES

1. Voir Jean-Marc Bovy: «Le (véritable) maître à penser de Poutine?», AP373 | 22/01/2023.
2. <https://afterrussia.world/>
3. «Уходящий берег. / Fading shore» - YouTube Music. Vers traduits du russe par SD.



PASSAGER CLANDESTIN: Ariane Bilheran

André Suarès, l'âme en incandescence (2)

LA SEMAINE DERNIÈRE, NOUS ÉVOQUIONS LES ENGAGEMENTS D'ANDRÉ SUARÈS CONTRE LE TOTALITARISME AINSI QUE SON INVITATION AU VOYAGE. NOUS VOUS PROPOSONS CETTE FOIS UN AUTRE VOLET DE L'ŒUVRE DE SUARÈS, CELUI DES REMÈDES POUR L'ESPRIT LIBRE. AVEC NOTRE PLUS GRAND VŒU: VOUS INCITER À (RE)DÉCOUVRIR SES LIVRES.

PARTIE 2: LES REMÈDES POUR L'ESPRIT LIBRE

S'il fut urgent pour l'Intelligentsia parisienne d'effacer l'œuvre de Suarès après sa mort en 1948, c'était aussi parce qu'elle faisait beaucoup trop d'ombre à ses contemporains, par la puissance de son style littéraire. Le philosophe ne mâchait pas non plus ses engagements politiques, et dans une fatale rivalité avec l'ardeur de sa pensée et la suprématie de son intelligence, il est fort vraisemblable que nous ayons eu affaire à un accord tacite de convenances pour le «mettre au placard», comme on dit vulgairement. L'œuvre de Suarès se donne à voir comme très diverse: poésie, roman, essais, musique, biographies, récits de voyage, carnets, etc. Suarès a été nourri par les classiques dans sa jeunesse, enivré aux mythes et aux tragiques antiques. Le berceau éternellement invoqué est bel et bien: Athènes.

Pour autant, cette œuvre est conduite par un fil rouge: le fil de la passion, incarnée par les grands esprits que le philosophe honore à travers des biographies, qui parlent tout autant de lui-même que du génie auquel il rend hommage.

«Cette nuit, j'ai vu l'arbre de ma peine sortir de mon cœur; et, couché sur le dos, les yeux dans les étoiles d'hiver, chétif, lié à la mère, et tel que je serai dans le ventre éternel, renoué au nombril de la mort, je mesurais, avec le calme du vertige suprême, le jet de la tige douloureuse; et je suivais du regard mon arbre dans toute sa croissance, depuis les racines du sein noir jusqu'aux glands des planètes et à ces capitules de lumière, qu'on dit aussi naïvement asters. J'étais là, comme une écaille à l'écorce de la vie et de la terre. Et pourtant, dans cette stupeur profonde, mon âme pleine d'amour était la sève même de l'arbre. Et j'ai

parcouru toute la colonne de l'aubier vivant. Et toujours montant, dans mon silence, je palpais au firmament entre telle et telle fleur céleste, ou pensée, ou sentiment. Alors j'ai senti, dans la fière cohorte de ceux que j'aime le plus, comme l'explosion d'un salut; ou bien, au milieu d'une joie déchirante, telle la rencontre, souriant, du mort le plus chéri, se levant pour me donner la main et me baiser au front, ce nom et cette présence admirables: Dostoïevski.»(1)

L'écriture d'une biographie pour Suarès suppose qu'il soit lui-même habité par l'auteur qu'il veut scruter dans tous ses recoins: portrait psychologique depuis l'enfance, conditions matérielles de vie, milieu familial, social et culturel, relations dans la fratrie, relations amoureuses, etc. Ne s'attachant guère à la chronique historique des faits, Suarès n'écrit qu'à l'empathie:

«L'idée du suicide le [Dostoïevski] hante. Il tourne à l'hypocondrie. Il est rongé d'insomnies. Plusieurs ont alors pensé qu'il dût perdre la raison. Il est avide de plaisir, mais le plaisir l'écorche vif; la volupté le détraque, la jouissance l'atterre. S'il se prive, il souffre; et il souffre encore plus quand il sort de privation. La ville ne lui vaut rien, et il est condamné à y vivre. Pour lui et pour toute sa race, il embrasse le parti de l'amour souffrant, lequel, selon moi, est le seul amour, étant le seul qui accepte l'épreuve du sacrifice. Et, dans l'horreur de tout ce qui l'entoure, pour lui-même et pour son peuple, Dostoïevski souscrit à la beauté de vivre.»

Le génie selon Suarès est le résultat aussi d'une sensibilité, de traits

physiques, d'un caractère, d'un milieu de vie; en l'occurrence, pour Dostoïevski, Suarès note qu'il a la conscience de Pétersbourg:

«Il est l'âme de ces hivers polaires, où le jour est une agonie de la nuit; et de ces étés, où la nuit est encore le jour, un crépuscule songeur, pensif et adorable comme le regard d'une amante insensée. J'ai vécu avec lui dans la ville ardente et morne, où les ivrognes et les mystiques se donnent le bras, où de funèbres hypocrites baisent aux lèvres des rebelles candides; où la pire corruption, qui est triste, engraisse de son fumier l'innocence subtile; où la luxure est un raisin à pépins de remords, et où les vierges ont une odeur qui tente le péché.»

En ne déliant pas l'homme de l'œuvre, le biographe s'inscrit à contre-courant de notre actuelle idéologie selon laquelle il faudrait dissocier l'homme de la fonction qu'il occupe, et l'incarnation de l'auteur, de ses écrits. Ce qui plaît à Suarès en particulier, ce sont les âmes qui dans les nuits noires des tourments s'en vont chercher la beauté, la grâce, le cœur. Ainsi en est-il de Dostoïevski, de Tolstoï, de Retz, tout autant d'esprits déchirés sur lesquels Suarès écrit.

LE LIVRE, ENVOL VERS LA LIBERTÉ

Le style de Suarès marque plus que jamais la manifestation d'une authenticité d'être sans compromis, qui ne s'embarrasse pas des convenances ni des conventions, et dont le seul culte est celui de la beauté nourrie à la Grèce ancienne et aux auteurs classiques. Mais avec Suarès, la philosophie et la littérature ne se perdent

pas dans des méandres conceptuels ou la prose filandreuse: l'âme tout entière s'y engage perpétuellement pour «l'unité divine», pour l'alliance de l'esprit et du corps, de la raison, de l'intuition et de la chair, pour l'alliance du féminin et du masculin en toute chose, même et surtout dans la création, pour la liberté et la beauté qui, en définitive, partagent un seul logis. «La beauté engage l'homme; elle lie le cœur et le goût», nous dit-il dans *L'art du livre*(2). Car «la raison oblige et la beauté délivre»(3).

«Rien de grand dans le monde ne s'est fait sans passion» (Hegel), et Suarès le sait. Cette faculté de sonder les tréfonds les plus obscurs pour en extraire une saveur singulière, c'est bien aussi ce qui caractérise le génie, dont «la première loi est de n'être pas singe», c'est «la plus antique discipline»(4). Seule la passion en effet nous singularise. Et bien que cette passion s'incarne dans nos vies quotidiennes si nous savons les sublimer, le livre, en tant qu'objet spirituel, en est l'écrin le plus pur: «Le livre est la maison de la pensée. Tout commence au monument et tout finit par le livre. [...] Le beau livre est une architecture de l'esprit.» C'est au livre plus que tout que l'on reconnaît un individu, mais aussi, une époque. «On juge d'un siècle et d'une race sur ses monuments, pierre, marbre ou brique. On en peut juger

plus sûrement encore sur ses livres.» Le livre est un objet spirituel à part, un talisman irremplaçable parce que, bien qu'il soit lui-même matière, il présente cette faculté de nous délivrer de l'espace et du temps immédiats:

«La tentation est presque irrésistible, en français et en latin, de céder à la fausse étymologie qui fait à peu près le même mot du livre et de l'être libre.»

Et cette faculté est obtenue, car dans le livre il n'y a plus de médiation entre l'esprit qui s'y exprime et l'esprit qui accueille cette singulière expression de soi, essentiellement retranscrite par le style:

«Comme une église s'offre à l'homme qui prie, le livre appelle une vie qu'anime la passion de connaître, qui cherche et qui médite. Un si bel objet, si pur et spirituel à ce point, doit faire les délices de l'intelligence; par-là, il n'a rien de commun avec la foule.»

Bien entendu, Suarès pressentait déjà les dangers de la vulgarisation de la culture, celle-là même que Walter Benjamin dénonçait dans *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, ou Hannah Arendt dans *La crise de la culture*: «La décadence du livre et sa laideur viennent de sa diffusion dans la multitude. (Il y a des plèbes à tout étage et en tout genre). On a perdu une beauté qu'on a voulu répandre.» La lecture suppose la solitude et l'élection des livres qui nous parlent à l'âme.

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

«Il est possible que le livre soit le dernier refuge de l'homme libre. Si l'homme tourne décidément à l'automate; s'il lui arrive de ne plus penser que selon les images toutes faites d'un écran, ce terme finira par ne plus lire. Toutes sortes de machines y suppléeront: il se laissera manier l'esprit par un système de visions parlantes; la couleur, le rythme, le relief, mille moyens de remplacer l'effort et l'attention morte, de combler le vide ou la paresse de la recherche de l'imagination particulière: tout y sera, moins l'esprit. Cette loi est celle du troupeau. Le livre aura toujours des fidèles, les derniers hommes qui ne seront pas faits en série par la machine sociale. Un beau livre, ce temple de l'individu, est l'acropole où la pensée se retranche contre la plèbe.»

AU-DELÀ DU LIVRE: LA MUSIQUE

Par-delà le livre, dans la pensée de Suarès, il y a la musique. Dès sa jeunesse, le philosophe, qui est aussi pianiste, rappelons-le, cherche à lier musique et littérature: il utilise des indications musicales dans la marge de ses textes. Il nourrit vers ses vingt ans l'ambition de réaliser la fusion des arts à l'intérieur de la littérature, et écrit à Romain Rolland, son compagnon d'études à l'ENS, le 7 septembre 1888: «Je me demande si l'Art complet est possible en littérature.» L'Art complet comprend la musique, le théâtre, la danse, à savoir, le corps dans toute son incarnation, sa gestuelle, son intuition. Car le génie de Suarès est bien celui de ne pas réduire la vie à «la vie de l'esprit», mais de considérer que «la vie de l'esprit» est indénouable de la chair elle-même: il faut engager l'être tout entier,

intellectuel, émotionnel, corporel, dans la recherche mystique de l'unité avec le divin. Ce point d'orgue, cette communion, Suarès ne les trouve que dans la musique: «La musique explique précisément ce que rien n'exprime, sinon elle: la totalité de notre vie, âme et chair unies — la misère des autres arts me semble justement de séparer ces éléments inséparables, de l'Unité Divine —. En tout cas, l'âme [...] ne peut être réduite en musique», écrit-il dans une lettre inédite à Romain Rolland du 4 janvier 1889. Le destin de la danse est d'être enfin la servante de la musique, car «toute danse appelle l'amour», écrit Suarès dans un article intitulé «Danse et musique»(5). Nous sommes des êtres complets, et nous devons revendiquer cette complétude entre la logique et le rêve de la poésie:

«Faut-il l'avouer? L'amour, tel que l'homme l'a conçu, le cœur, la charité, la musique, l'art enfin ne sont point de la raison ni du bon sens. La musique est métaphysique en son fond. Elle est du temps qui se fait oublier. Grâce à la musique, le temps est l'espace du cœur, ou de l'esprit rendu sensible au cœur par l'émotion. La musique est désormais la véritable expression de la religion et de la philosophie première. En vers ou en prose, le grand poème ne l'est sans doute pas moins; mais il ne s'adresse qu'au solitaire. La musique seule fait l'assemblée. Infini ou absolu, Amour enfin, Dieu sensible au cœur, voilà ce que l'art des sons propose à l'homme. Ces divins propos ou ces fantômes n'ont plus de réalité que dans le poème symphonique de la danse. Et grâce à la Muse, nous en aurons fini, une fois pour toutes, avec la querelle rationnelle. Ainsi le ballet

est la forme suprême de la métaphysique.» Dans ces propos, nous reconnaissons la marque des grands philosophes de la Renaissance, et même, des néo-platoniciens, la trace de Marsile Ficin et de Guillaume Le Juif pour lesquels la danse et la musique étaient des voies indispensables et royales pour soigner le tempérament mélancolique des philosophes et les guider vers l'harmonie. Suarès s'applique à lui-même ses préceptes pour l'âme: *par son goût du style, il devient pianiste des mots*. Toute création est musique, surtout dans l'écriture. Son néo-platonisme transparaît aussi dans ses carnets, autant de notes sur ses pensées intimes. Dans le Carnet n° 205, il note que toute œuvre doit réunir les deux caractères, masculin et féminin, pour être parfaite. L'androgynie du *Banquet* de Platon apparaît comme un horizon indélébile, celui que Suarès poursuivra dans sa vie qu'il conçoit comme une œuvre: sa pensée, ses actions, ses engagements, ses amours, ses pulsions érotiques, ses élans poétiques et ses écrits sont un seul et même mouvement de l'âme. Ainsi, la logique et la rationalité, qui sont le sceau du monde adulte, ne peuvent ni ne doivent exclure le rêve et l'innocence de l'enfance:

«Rêver, enfin, c'est être enfant. Qu'il est bon de garder cette enfance! Ouvrir des yeux ingénus sur le monde, puisse l'âme du monde ne m'en jamais refuser le privilège! [...] Nulle puissance plus proche de la vie. Les grands rêveurs sont les grands vivants. Où ils semblent s'éloigner le plus de la vie, ils y touchent encore de plus près que les autres.»(6) (*Sur la vie*, 1909).

Avec Suarès, il faut investir la chair pour mieux la vaincre.

Pénétrer l'enfer et ses limbes, être capable de vision dans les ténèbres, plonger au cœur des tourments de la passion, pour y vivre la grâce et la transmutation. L'esprit doit l'emporter sur la matière, car il est intuition pure de l'étincelle de vie: «Dostoïevski a conscience de son intuition, et tel est son miracle. Il faut le lire en musicien.»(7) Si l'essentiel de l'être est toujours dissimulé dans le secret, il se donne aussi par-delà les mots. Il faut entendre, comme en musique, la qualité de certains silences.

En définitive, Suarès définit Dostoïevski comme lui-même: ils sont «l'antidote de la tyrannie rationnelle, des philosophes, et de tout poison inhumain» (8), pour leur foi et leur espoir en l'amour. Plus que l'amour de la vie: la vie d'amour. Et les trois remèdes essentiels de Suarès pour cultiver l'esprit libre: la beauté, la musique, la passion amoureuse.

- Illustration: André Suarès au piano.

NOTES

1. Suarès, A. 1911, «Le Grand Dostoïevski», repris dans «Trois hommes: Pascal, Ibsen, Dostoïevski», in *Nouvelle Revue française*, Paris, 1913.
2. Suarès, S. 1928, *L'art du livre*, éd. Fata Morgana, repris en 2022.
3. Suarès, S. 1920, «Grands esprits de France», in *La Civilisation française*, n° 2, février 1920.
4. Ibid.
5. «Danse et musique», in «Le Ballet au XIXe siècle», numéro spécial de la *Revue musicale* du 1er décembre 1921, Paris, Éditions de la *Nouvelle Revue française*, 1921.
6. Suarès, S. 1909, *Sur la vie*.
7. 1911, *op. cit.*
8. Ibid.



LISEZ-MOI ÇA! par Patrick Gilliéron Lopreno

«La plupart ne reviendront pas» d'Eugenio Corti

AL'HEURE OÙ NOTRE HUMANITÉ PEUT À TOUT MOMENT BASCULER VERS UNE TROISIÈME GUERRE MONDIALE, IL EST UTILE DE LIRE CE TÉMOIGNAGE POUR SE RENDRE COMPTE DE L'HORREUR QUI ÉMANE DE CHAQUE GUERRE.

CE QU'IL APORTE

Par désir de voir la cruauté du bolchévisme de ses propres yeux, Eugenio Corti s'engage comme volontaire au sein du Trente-cinquième corps de l'armée italienne, en tant que sous-lieutenant, pour aller combattre le communisme sur le front de l'Est. Mais face à la violence de l'offensive de l'Armée Rouge, les Italiens et les Allemands, leurs alliés, doivent battre en retraite. Durant 28 jours, de décembre 1942 à janvier 1943, les soldats de l'Axe vivront une hécatombe infernale. Ce livre raconte, le plus fidèlement

possible et au plus près de la vérité, sous la forme d'un Journal, cette débâcle. Des 30'000 hommes incorporés aux côtés de Corti, seuls 1'000 survivront mais, pour la majorité, dans un état lamentable et désespéré. La catastrophe est telle que la plupart des soldats souffrent de la faim et du froid et sombrent dans un épuisement généralisé. Dans ces instants tragiques, quel sens donner au patriotisme et à l'héroïsme guerrier alors que les hommes meurent par milliers sous les bombardements russes, qui demeurent invisibles, ou

d'épuisement? Certains jours, les températures avoisinent même les -40°.

La marche rythme leur quotidien dans le seul but d'échapper à la mort, sans combattre. Dans ces conditions, l'instinct de conservation est vital. Selon l'auteur, seule la Providence et la présence de Dieu les guide et leur donne une dernière espérance. Perdu au milieu de l'immensité russe, l'homme est comparable à une fourmi ou à un atome. La guerre porte à la modestie. Eugenio Corti, par ses prières, s'adresse constamment à la Vierge et, par la puissance et la qualité de son oeuvre, s'inscrit parmi les grands écrivains catholiques de l'ère contemporaine.

CE QU'IL EN RESTE

Malgré les événements horribles et meurtriers, se dégage de la plume de l'auteur une humanité qui transcende les peuples. Aux yeux de Corti, ce sont les idéologies modernes et prométhéennes, comme le communisme et le nazisme, qui agissent par la haine sur les hommes et les divisent. Dans un certain sens, pour lui, la barbarie nazie est similaire à celle des partisans russes, mais il est conscient que les Russes se libèrent d'une invasion. Il y a des passages de son journal où il décrit le sentiment de honte qu'il éprouve à être allié

aux Allemands; d'autant plus que les Nazis traitent régulièrement les Italiens comme des esclaves. Néanmoins, l'écrivain catholique a aussi su voir, avec sincérité, des élans d'humanité du côté du peuple russe et de certains soldats allemands. C'est la force d'un témoignage comme celui-ci, qui peut aisément prendre place parmi les oeuvres les plus belles de la littérature.

Eugenio Corti a commencé la rédaction de ces souvenirs vers la mi-février 1943, alors qu'il est en convalescence dans un hôpital militaire en Italie, et les termine le 8 mai 1945. Le livre sera publié en 1947.

A QUI L'ADMINISTRER ?

A l'heure où notre humanité peut à tout moment basculer vers une troisième guerre mondiale, il est utile de lire ce témoignage pour se rendre compte de l'horreur qui émane de chaque guerre. Influencée par un néo-réalisme littéraire, qui n'efface en rien sa dimension spirituelle, cette chronique d'une humanité souffrante et proche du néant devrait nous faire l'effet d'un électrochoc. Elle devrait contribuer au désir de paix.

- Eugenio Corti, *La plupart ne reviendront pas*, traduit de l'Italien par François Livi, éditions Motifs, 2022.

TURBULENCES

TRIBUNE - Un tournant géopolitique majeur

Cette semaine, les presses suisse et française n'ont, semble-t-il, pas pris la mesure de l'annonce du rapprochement diplomatique entre l'Arabie Saoudite et l'Iran, sous les auspices de la Chine: c'est très probablement un tournant géopolitique majeur... qui dépasse largement les affrontements au Yémen ou la fonction de bons offices de la Suisse qu'ont évoquée les médias romands.

C'est pourquoi il importe de prendre en compte les éléments suivants:

- ✳ Allié fidèle de Washington depuis plusieurs décennies, l'Arabie Saoudite commence à se détacher, lentement mais sûrement, de la tutelle américaine. Gardienne du principal lieu saint de l'Islam et de l'orthodoxie sunnite, elle est sans doute très préoccupée par le délitement moral de l'Occident qui est très mal perçu par le reste du monde et, surtout, par la «rue arabe» (à noter l'étonnante coïncidence avec le regain d'actes terroristes en Israël), sans oublier le fait que l'Iran contrôle les mouvements islamistes dans tout le Proche et Moyen-Orient (voir l'étude de Xavier Raufer, *A qui profite le djihad?*). Le nouveau chef d'Al Quaida réside d'ailleurs en Iran.
 - ✳ À ce sujet également, les discours de Vladimir Poutine sur l'Occident décadent: s'ils font sourire les médias occidentaux, sont en revanche considérés comme la voie à suivre par la grande majorité du monde oriental et africain. N'oublions pas non plus, en l'occurrence, la présence des combattants tchétchènes aux côtés de l'armée russe... les djihadistes savent désormais de quel côté combattre et contre qui!
- À titre de conclusion provisoire, on mentionnera les points suivants:
- ✳ Le déclin des USA s'accélère. À en croire l'ouvrage de Barbara F. Walter *How Civil Wars Start*, les États-Unis sont au bord de la guerre civile.
 - ✳ L'Europe est désormais complètement isolée et sans défense.
 - ✳ La Russie est en train de gagner sur le champ de bataille.
 - ✳ Il reste un point d'interrogation:
 - ✳ La Chine va assez mal: la loi martiale a été rétablie la semaine dernière, les hommes ne peuvent plus quitter le pays, les fonctionnaires ne sont plus payés dans la plupart des provinces, et la croissance actuelle du PIB est insuffisante pour combler les déficits accumulés depuis le Covid!

✳ **Bernard Wicht**

MARQUE-PAGES - La semaine du 12 au 18 mars 2023

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Grand remplacement. Midjourney, la plateforme d'IA dédiée à la création d'images, lance son propre magazine. Imprimé sur papier, notez-le bien! On y exposera les créations «assistées» les plus intéressantes, et «on ne sait pas encore» si les textes seront rédigés par un bog. Cela ressemble à un pied de nez: amis journalistes de grand chemin, contemplez votre avenir! On apprend au passage que «l'IA a commencé à talonner les médias traditionnels et, dans certains cas, à les saigner». L'écriture sous guidage robotique est déjà si répandue aux États-Unis que «le magazine de science-fiction *Clarkesworld* a clos son concours d'écriture ouvert au public en raison d'un déluge de nouvelles bidon rédigées par l'IA»...

Pigeon numérique. Les deux farceurs russes Lexus & Vovan auront bientôt mis en boîte toutes les célébrités de ce monde.

Présidents, ministres, députés se font piéger comme des imbéciles et livrent, parfois, des confessions plus que sensibles. Cette semaine, c'était au tour de la présidente de la BCE, Christine Lagarde. Croyant parler avec son ami Zelensky, elle explique comment elle va imposer l'euro numérique. La décision viendra en octobre 2023 et le prétexte sera... eh bien: écoutez-là. En trois minutes, elle déballe de quoi justifier une demi-douzaine de théories du complot.

Nettoyage. A mesure que l'énorme mensonge sur l'Ukraine se dévoile, les coupables s'efforcent d'effacer les traces. On apprend ainsi qu'une revue académique de haut niveau vient de censurer une étude «rigoureuse» sur les circonstances du coup d'État du Maïdan, à Kiev. En particulier, le rôle des mystérieux «snipers» qui ont massacré la foule... pour le compte des insurgés, selon le chercheur. Quoi de plus sain que de soustraire de telles obscénités à la vue des étudiants?

Grand remplacement. Midjourney, la plateforme d'intelligence artificielle dédiée à la création d'images, annonce le lancement de son propre magazine. Imprimé sur papier, notez-le bien! On y exposera les créations «assistées» les plus intéressantes. Cela ressemble à un pied de nez: amis jour-

nalistes de grand chemin, contemplez votre avenir! Comme le dit sans détours le patron du groupe Axel Springer: «L'IA a le potentiel de rendre le journalisme indépendant meilleur qu'il ne l'a jamais été, ou tout simplement de le remplacer. Seuls ceux qui créeront le meilleur contenu vont survivre.»

Intrusion. *Wired*, le magazine phare de la secte technologique, succombe à un éclair de lucidité bienvenu en décrivant comment l'État-providence danois est devenu un cauchemar de flicage électronique. Le Danemark dépense un quart de son PIB en aides sociales diverses. Pour éviter les fraudes, dont on imagine l'ampleur, l'État a adopté la solution à la mode: traiter tout citoyen comme un suspect. «Allez, tout le monde au gnouf, on triera après coup», comme aurait dit Audiard.

Curiosité malsaine. Si vous n'avez pas encore humé l'ensorcelant fumet de la thioacétone, vous n'avez rien senti! Ce remarquable composé chimique est considéré «comme l'une des substances les plus malodorantes connues, au point d'en rendre l'étude malaisée». En français: on n'ose même pas s'en approcher pour la détruire. Un article Wikipédia qui vaut le détour... pour se mettre au parfum!

Pain de méninges

LE CARREFOUR DES IMPOSTEURS ET DES SOPHISTES

Paris ne veut pas de l'Europe, Paris n'admettra point qu'on lui résiste et, toutefois, Paris n'est plus ce qu'il était, lorsqu'il parut la tête de l'ensemble... ce n'est plus que le cimetière des idées, ce n'est plus que la métropole du baroque, le haut lieu de cent aberrations, le carrefour des imposteurs et des sophistes, la ville où l'on se trompe autant de fois que l'on respire et même où l'on s'approuve de ces équivoques où l'on donne, enfin c'est la patrie de ceux qui cherchent pour chercher et qui seraient désespérés de trouver ce qu'ils cherchent, de ceux qui veulent étonner pour étonner et faire parler d'eux, n'importe la manière, de ceux pour qui l'Esprit n'est rien et le nom tout, les valeurs des prétextes et la mode un sacrement, ces hommes qui — ne sachant plus ce qu'est la gloire — ont mis le prestige à sa place.

— Albert Caraco, *Simple remarques sur la France*

PLAYTIME

(HOMMAGE À JACQUES TATI)

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENDO

